

Margot Dijkgraaf

Zij namen het woord

Uitgeverij Atlas/Contact - Amsterdam 2020

Voorwoord (blz 9 – 15)

Vertaald door Danielle Bourgois

Introduction

En 1810, l'empereur Napoléon 1^{er} ordonne la destruction de tous les exemplaires de l'essai *De l'Allemagne*. Il trouve que le livre n'est « pas français » – à l'époque une accusation grave. L'imprimeur du livre fait faillite. L'empereur ordonne non seulement la destruction du livre, il décide également que son auteur, Germaine de Staël, doit quitter la France sur le champ. Elle est exilée. Il lui est également interdit de se rendre vers un port où elle pourrait embarquer pour l'Angleterre. Elle ne peut que voyager vers la Suisse où elle possède un château hérité de son père, le Château de Coppet, au bord du lac de Genève.

Mais Madame de Staël ne se laisse pas si facilement brimer et enfermer, même par l'Empereur, son ennemi juré. Et lorsqu'en 1812 l'Empereur, de surcroît, l'assigne à résidence, sa patience est à bout. Peu de temps après avoir accouché de son cinquième enfant, elle entreprend un périlleux voyage à travers l'Europe, elle s'enfuit de la prison décrétée par Napoléon. En possession d'un faux passeport, elle se rend - en calèche – à Vienne en Autriche, puis en Pologne via Brno, et en passant par l'Ukraine, elle atteint Moscou et Saint-Pétersbourg. Elle est reçue par le Tsar Alexandre et rencontre Alexandre Pouchkine. Elle traverse la frontière finlandaise et, en passant par la Suède, atteint enfin l'Angleterre où elle fait réimprimer son livre. Quelques années plus tard, on peut également se le procurer à Paris, où il connaît un énorme succès.

C'est un peu là l'état d'esprit qui anime les femmes de ce livre. Elles écrivent, elles sont passionnées et elles n'ont peur de personne. Elles veulent que leurs livres soient lus, elles veulent compter. Il leur est égal que le monde des hommes dans lequel elles vivent ne leur soit pas favorable et qu'il soit semé d'embûches. Germaine de Staël voyage, observe, apprend des langues étrangères, lit, interroge, écoute, traduit et compare. Par son livre *De l'Allemagne*, une étude culturelle et historique qui dépasse largement les frontières de l'Allemagne, Germaine de Staël modifie le regard que les Français portent sur l'Allemagne et la culture allemande. Il est, jusqu'au jour d'aujourd'hui, toujours lu et commenté.

Quoi de plus passionnant que de se plonger dans l'oeuvre de ces auteures intelligentes et entreprenantes ? Dans ce livre, je dresse le portrait de dix auteures rebelles de la littérature française, de Madame de Sévigné (1626-1696) à Lydie Salvayre (1948). Elles sont rebelles surtout par leurs écrits, moins par leur comportement ou leur style de vie. Ce qui compte c'est qu'elles aient pris la parole et la plume. Que leur vie privée ait quelquefois été rendue

publique, entraînant désapprobation et scandale, est secondaire. Bien que les deux soient souvent liées et découlent en effet l'une de l'autre.

Par les siècles passés – et encore de nos jours dans d'autres parties du monde – la notoriété de ces femmes n'était guère appréciée. Comme le formule un personnage de Balzac, « à quelque hauteur une femme se soit élevée par la poésie secrète de ses rêves, elle doit sacrifier ses supériorités sur l'autel de la famille. Son génie, ses élans, tout le poème de la jeune fille appartient à l'homme qu'elle accepte et aux enfants qu'elle aura ». Il faut oser l'écrire.

Qu'une femme pénètre sur le terrain de la littérature dominé par les hommes, sur celui de la pensée, qu'elle leur dispute cet espace, qu'elle intervienne dans le débat public, et leur donne la réplique est loin d'être apprécié. La jalousie est un atout. Et ces femmes sont attaquées personnellement, leur physique ridiculisé et leur travail incendié.

Ces femmes ont en commun d'avoir choisi de créer une œuvre et de vivre leur vie comme elles l'entendent, avec une force et un courage qui forcent l'admiration, certainement si l'on considère l'époque dans laquelle elles vivent : certaines il y a plus de 300 ans. Trois de ces femmes sont contemporaines, et je les ai rencontrées : Maryse Condé, Annie Ernaux et Lydie Salvayre. Je me suis entretenue avec une quatrième, Nathalie Sarraute, avant sa mort en 1999. J'aurais bien sûr pu ajouter encore d'autres auteures francophones à cette galerie de portraits, mais j'ai dû, pour ce livre me limiter à dix.

Ces dix femmes ont en commun d'avoir eu une signification réelle dans la littérature. L'œuvre de George Sand est par définition la source de référence pour qui s'intéresse au 19^e siècle. La correspondance de Madame de Sévigné reflète la vie d'une certaine classe au 17^e siècle. Les écrits de Françoise Sagan évoquent les années cinquante et soixante, Maryse Condé a donné une voix aux francophones d'outremer. Nathalie Sarraute a été à l'origine d'un nouveau courant de la littérature française, Annie Ernaux a introduit un style sociologique et engagé inédit, et constitue une figure de proue pour une jeune génération d'écrivains. Lydie Salvayre revisite le français classique en imbriquant des éléments typiquement espagnols. Germaine de Staël a jeté les fondements de la littérature européenne.

De plus, ces femmes possèdent de la persévérance, une carapace aussi, qui leur permettent de faire face aux critiques et aux attaques suscitées par leurs écrits mais aussi par le fait qu'elles soient femmes. Germaine de Staël fut bannie, Annie Ernaux accusée d'écrire des romans indécents, on conseilla le tricot à Françoise Sagan, George Sand fut décrite comme une croqueuse d'hommes qui fumait la pipe, Lydie Salvayre ne savait pas écrire en français, et

Maryse Condé était systématiquement ignorée quand elle venait avec son mari pour donner une conférence. Ces femmes firent et font preuve de caractère, elles ont la force d'en hausser les épaules.

Et l'on peut constater chaque jour que cet état de chose n'appartient pas au passé. Anna Enquist, auteure renommée aux Pays-Bas, a fait récemment, l'air pince-sans-rire, la constatation que « le monde n'attend pas après des intellectuelles féminines ». D'après Leïla Slimani, auteure et journaliste, il est absolument impossible d'être auteure sans être rebelle. « La femme est un être supposé rester à l'intérieur, de s'occuper du foyer, elle est un « agent de l'ordre », c'est à elle qu'il revient de faire respecter l'ordre. Les femmes qui écrivent et qui publient savent qu'elles seront l'objet de haine et de moqueries, qu'elles seront exclues et diabolisées. On écrit aussi pour affirmer quelque chose et la rébellion s'invite naturellement. On accepte de déplaire, on accepte que ce que l'on écrit ne convienne pas à tout le monde, et c'est pour une femme encore beaucoup plus compliqué que pour un homme ».

Qu'elles s'appellent Simone de Beauvoir ou Françoise Sagan, les femmes dans ce livre évitent le plus possible le terme de féminisme. Chaque étiquette est un carcan, dit Lydie Salvayre, « cela vaut aussi pour les termes femme, engagé, esthétique, politique, biologique. La littérature a justement l'avantage de ne pas avoir d'étiquette ».

Ces femmes vivent leur vie, elles sont un exemple, elles font voir dans leurs écrits, dans leurs actes, dans leur vie quotidienne ce que cela signifie pour elles de vivre en tant que femme et en tant qu'auteure. Elles voyagent, réfléchissent, prennent part aux conversations, sont furieuses et extraverties, ou au contraire renfermées sur elles-mêmes. Elles n'attendent rien, elles vaquent à leurs occupations, elles écrivent, elles publient, elles sont concernées par ce qui se passe dans le monde. Curieusement, elles sont toutes presque sans exception constamment en mouvement, elles voyagent, elles sont à la recherche de quelque chose. Germaine de Staël faisait la navette entre Paris et Coppet où elle recevait l'élite intellectuelle dans ses deux salons littéraires. Elle voyageait à travers l'Europe, poussée par la frustration d'avoir été bannie mais aussi par curiosité pour d'autres langues, d'autres cultures. Madame de Sévigné ne jurait que par Paris qu'elle ne quittait que pour rejoindre sa fille à Grignan, dans le sud de la France. C'est à la distance que l'on doit son œuvre car quand elles étaient séparées, elle écrivait presque quotidiennement de longues lettres à sa fille. Colette n'était pas une grande voyageuse, mais elle était souvent en reportage et passait de longs étés en

Provence. Dans sa jeunesse, Nathalie Sarraute a vécu alternativement à Saint Pétersbourg et en France et sa vie aussi bien que son œuvre se déroulent entre ces deux pôles.

La plupart de ces auteures ont très vite pris conscience du fait que la vie est courte et que l'homme est mortel. Elles pallient la mélancolie et la peur de la mort et de la solitude par des voyages, des rencontres et des explorations. George Sand luttait contre son aversion de la mort par une multitude d'activités, de l'écriture au jardinage et au théâtre de marionnettes. Lydie Salvayre cite le poème de Baudelaire sur la mort (*C'est la mort qui fait vivre*) : celui qui est conscient de la mort profite de la vie. « Il y a un grand avantage dans le mouvement. Ce n'est pas tant le plaisir qu'il donne que les réflexions qu'il écarte » écrivait Madame de Staël.

La littérature a souvent une blessure pour origine et cela vaut aussi bien pour ces femmes. Il y a de l'humiliation, de la honte, de la déception et de la colère. Il y a un sentiment d'exclusion, d'être une étrangère, il y a l'idée de ne pas être au bon endroit ou dans la bonne classe sociale, et cela produit une littérature magistrale. Voyager entre deux pays et deux parents a permis à Sarraute de développer des antennes pour les conversations sous-jacentes dont elle fit une forme littéraire. Annie Ernaux puise dans un abîme de honte et de déracinement. L'œuvre de Lydie Salvayre tourne autour de la colère et de l'humiliation et la correspondance entre George Sand et Flaubert, par exemple, est non seulement pleine d'esprit, mais révèle aussi leurs frustrations personnelles et politiques. Une auteure comme Colette nous dévoile comment transformer la vie en littérature sur un ton joyeux, sensuel et positif. Elle donne de l'énergie au lecteur au lieu de lui en soutirer. Elle ment sur la réalité, l'adapte, la tord, joue avec elle. Elle sait très bien que la réalité est dure et souvent désagréable alors pourquoi ne pas juste la dissimuler et n'en accentuer que l'élan ?

Lydie Salvayre me confiait récemment qu'elle ressentait une affinité avec certaines auteures du passé comme Colette, Virginia Woolf ou Sylvia Plath. Elle imagine qu'elles font partie d'une communauté féminine d'écrivains. Ces autres femmes, elle ne les a jamais rencontrées, elles vivaient à d'autres époques, d'autres siècles. L'auteur espagnol Juan Goytisolo parlait de *pollénisation*, du pollen transporté dans l'air par le vent et qui retombe ailleurs pour donner vie. Une sorte d'estafette avec transmission de relai. C'est aussi ce que l'on constate avec les auteures dans ce livre : George Sand admirait Madame de Staël, Simone de Beauvoir était très honorée de rencontrer Colette, Françoise Sagan aimait beaucoup George Sand et étudiait son œuvre, Annie Ernaux a grandi avec les livres de Simone de Beauvoir, Lydie Salvayre connaît

les écrits de Nathalie Sarraute. L'inspiration saute ainsi de siècle en siècle pour que les auteures se tendent la main entre elles, mais qu'elles nous tendent aussi la main. Ce que ces portraits donnent à voir, c'est bien la force de ces auteures francophones exceptionnelles, du 17^e au 21^e siècle. Oui, écrire est dangereux, ô combien !

Margot Dijkgraaf, février 2020

